

# Psychopathologie de la vie quotidienne - FREUD

Claude DORGEUILLE

## NOTES, COMMENTAIRES ET TRADUCTION

La *Psychopathologie de la vie quotidienne* a été rédigée et publiée en 1901, immédiatement donc après l'*Interprétation des rêves*. Certains de ses éléments avaient cependant été publiés antérieurement par Freud; c'est le cas de l'analyse de l'oubli du nom de Signorelli qui date de 1898. L'ouvrage a eu de nombreuses rééditions du vivant même de Freud qui n'a pas cessé d'y faire des adjonctions. Ces deux textes forment, avec *Le mot d'esprit*, les trois livres fondamentaux sur l'inconscient pour Lacan. Ils sont pourtant négligés ou sous-estimés. C'est pourquoi j'ai jugé utile de rappeler, en vue de notre semaine d'été, que leur lecture soigneuse était indispensable pour suivre les développements de Lacan dans son séminaire sur les Formations de l'inconscient. Dès que cette lecture se fait attentive, elle bute sur les problèmes de traduction. C'est la raison pour laquelle j'ai tenu à donner la traduction de ce chapitre de la Psychopathologie. On ne peut pas dire que la traduction publiée soit mauvaise. Cependant on y trouve réunies une série d'insuffisances qui permettent de toucher du doigt comment un texte de Freud peut insensiblement perdre ce qui en fait dans l'original son relief et sa valeur. On a trop facilement tendance à considérer que les "ratages" recensés par Freud dans le discours ou dans la conduite ont obligatoirement une signification inconsciente. Il n'en est rien. C'est ce que Freud prend la peine de préciser tout en s'astreignant à en rendre compte dans son élaboration doctrinale même.

Nous ferons trois remarques concernant le premier paragraphe du texte de Freud.

1°) le terme allemand "*zug*" dans la première phrase est traduit par "détail". Un détail, évidemment, c'est quelque chose d'accessoire, de secondaire. Or ce qu'affirme Freud, c'est qu'un seul élément permet de distinguer les erreurs de mémoire de l'oubli avec faux souvenir, la croyance; ici, la croyance n'est pas un détail mais un trait pertinent.

2°) La traduction française impute la croyance à l'erreur de mémoire alors que Freud l'impute à l'erreur avec faux souvenir. Il est vrai que la saisie de ce que Freud veut faire valoir est délicat. On pourrait, dans un premier mouvement, penser que la question est accessoire. On est bien obligé d'admettre cependant que l'expression freudienne implique pour la croyance une fonction subjective essentielle. S'il fallait affecter l'erreur de mémoire d'une qualification qui fasse symétrie avec la croyance imputée au faux souvenir, c'est le terme de certitude qui conviendrait, ce qui va introduire notre troisième remarque.

3°) La difficulté qu'offre le texte freudien tient à l'emploi du terme "erreur" qui, selon les moments, désigne simplement l'erreur de mémoire, celle qui en plus de la remémoration d'un fait psychique

comporte un corrélat dans la réalité objective, susceptible d'être confirmé ou infirmé par quelqu'un d'autre, et à d'autres moments cette même erreur de mémoire est celle qu'exprime le faux souvenir dont la valeur essentielle tient à la nécessité où se trouve le sujet de masquer un élément de sa réalité psychique, ce masquage suscitant la croyance pour assurer son efficace. Dans les deux cas, un "fait psychique" se trouve bien en cause, mais sa signification subjective y est radicalement différente. On peut ainsi comprendre la dernière phrase : ce qui s'oppose à l'erreur de mémoire, disons-la, simple, c'est l'ignorance, c'est-à-dire l'inexistence de tout savoir qui lui serait associé dans l'inconscient, l'erreur avec faux souvenir, au contraire, impliquant justement un savoir refoulé. A titre d'exemples, voici une série de traductions discutables :

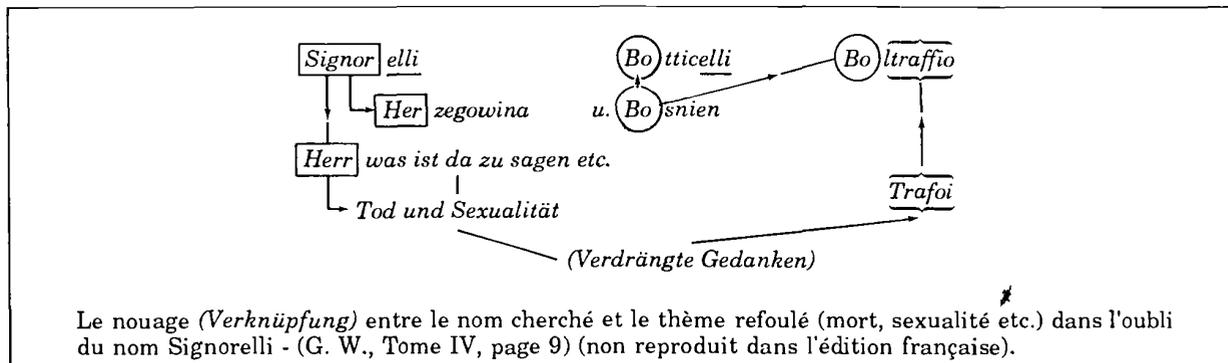
a) p. 243 - note 1 "*kein voller Irrtum !*" l'erreur est douteuse, dit le texte français. Freud ne parle pas de doute, il se contente de dire que l'erreur n'est pas totale.

b) p. 245 "*Mein Bruder hat einen ältesten Sohn, der mir gleichaltrig ist*" le français donne "qui me ressemble" alors que l'allemand dit "du même âge que moi".

c) p. 246 "... *ein unbemerkter Irrtum als Ersatz...*" on comprend mal pourquoi le traducteur français rend "*ersatz*" par "revanche" au lieu de son sens habituel de "substitut". Je laisse le soin à chacun de découvrir toutes les formes d'erreurs, d'infléchissements du sens, d'interprétations que comportent les traductions dont nous disposons. Je terminerai sur un point plus difficile, la traduction de "*Ich wusste es aber nicht anders*" qui, même en allemand, fait difficulté. Le français traduit : "Je l'ignorais". J'ai préféré traduire d'une façon un peu lourde : "Mais je savais cela pas autrement". On pourrait dire aussi : "Mais cela, je ne le savais pas autrement". Ce qui importe ici me semble être la dimension du savoir. Ce que Freud veut montrer, c'est qu'il y a deux sortes d'erreurs qui s'offrent comme des "savoirs". L'un est susceptible d'une autre forme, c'est-à-dire qu'il cache un savoir inconscient, savoir qui se manifeste ainsi sous une forme plus ou moins altérée, tandis que l'autre ne cache rien du tout, il ne témoigne que d'une ignorance réelle ou d'un accident purement mécanique.

Je terminerai en faisant remarquer que Freud donne un seul exemple d'erreur sans implication subjective, celle qui concerne le village natal du révolutionnaire Fischhof, à propos de laquelle il dit : "*Ich wusste es aber nicht anders*" déjà commenté, et en attirant l'attention sur cette formule capitale : "la configuration du matériel du langage détermine d'abord la possibilité des fautes et définit également les limites de celles-ci".

CHAPITRE X - DES ERREURS



Page 242\*- Les erreurs de mémoire ne peuvent être distinguées de l'oubli avec faux souvenir que par un seul trait; l'erreur (le faux souvenir) n'est pas reconnue comme telle et suscite la croyance. Mais l'usage de l'expression "erreur" semble dépendre encore d'une autre condition. Nous parlons d'"erreur" au lieu de "faux souvenir" là où, dans le matériel psychique en train de se reproduire, le caractère de la réalité (*Realität*) objective doit être précisément dessiné, là également où quelque chose d'autre qu'un fait patent de notre propre vie psychique doit être remémoré, beaucoup mieux quelque chose qui soit accessible à la confirmation ou à la réfutation par le souvenir d'un autre. Le contraire d'une erreur de mémoire, dans ce sens, constitue l'ignorance (*die Unwissenheit*).

Dans mon livre "*Die Traumdeutung*" (1900) je me suis rendu coupable d'une série d'altérations du matériel, portant sur des éléments d'ordre historique et principalement concernant ce matériel même, que j'ai remarquées avec étonnement après la parution du livre. J'ai trouvé, par un examen plus soigneux, qu'elles ne provenaient pas de mon ignorance, mais qu'elles résultaient d'erreurs de mémoire, qui pouvaient s'expliquer par l'analyse.

Page 243 - 1) A la page 266 (de la 1<sup>re</sup> édition) j'indique la ville de *Marburg*, dont le nom se retrouve en Styrie, comme ville natale de Schiller. L'erreur se trouve dans l'analyse d'un rêve que je faisais pendant un voyage de nuit et qui a été interrompu par le nom de la station Marburg proféré par le conducteur.

Dans le contenu de ce rêve il était question d'un livre de Schiller. Or, Schiller n'est pas né dans la ville universitaire de *Marburg* mais dans la ville souabe de *Marbach*. Je soutiens également que, cela, je l'ai toujours su.

2) A la page 135, le père d'Hannibal est appelé Hasdrubal. Cette erreur m'a particulièrement contrarié mais elle m'a soutenu plus que toute autre dans ma compréhension de telles erreurs. Il y a peu de lecteurs susceptibles de connaître mieux que l'auteur l'histoire des Barkides, l'auteur responsable de cette faute et qui la laissa passer lors de trois corrections. Le père d'Hannibal s'appelait Hamilcar Barkas.

Hasdrubal était le nom du frère d'Hannibal, d'ailleurs aussi celui de son beau-frère et prédécesseur dans le commandement.

3) Aux pages 177 et 370 j'affirme que Zeus émascule son père Kronos et le renverse de son trône. Mais cette atrocité, je l'ai avancée d'une génération par erreur; la mythologie grecque impute cette horreur à Kronos envers son père Uranos.(1)

Comment, maintenant, expliquer que ma mémoire se soit montrée infidèle sur ces points, alors que, comme les lecteurs du livre ont pu s'en rendre compte, j'avais d'ordinaire à ma disposition le matériel le plus éloigné et le plus inusité ? Et que, mieux encore, j'ai négligé ces erreurs lors de trois corrections faites avec le plus grand soin comme si j'avais été frappé de cécité.

Page 244 - Goethe a dit de Lichtenberg : dans chacune de ses plaisanteries se trouve un problème caché. De la même façon on peut affirmer à propos des passages de mon livre mentionnés ici : là où il y a une erreur, là un refoulement est caché derrière. Plus exactement : une insincérité, une altération qui finalement prend appui sur le refoulé. J'ai été contraint au cours de l'analyse des rêves dont je faisais part à ce moment-là par la nature mise à nu des thèmes sur lesquels portaient les pensées de rêve, d'une part, d'interrompre l'analyse en un certain point devant la tournure qu'elle prenait, d'autre part, de masquer la vivacité, l'intensité d'une particularité indiscreète par une légère altération. Je ne pouvais pas faire autrement et je n'avais pas d'autre choix, si je voulais apporter à la fois des exemples et des preuves; ma situation contrainte pouvait être déduite comme nécessairement de la propriété des rêves qui consiste à donner le refoulé, c'est-à-dire l'expression incapable de conscience. Ça devrait suffire amplement pour avoir choqué des âmes sensibles. La déformation ou l'omission de pensées connues de moi-même quoique mises de côté ne s'est pas faite

\* Les numéros de page indiqués en marge renvoient à la pagination des *Gesammelte Werke*, S. Fischer Verlag, ici au Tome IV pages 242 à 255.

sans laisser de traces. Ce que je voulus réprimer (*unterdrücken*) s'est bien souvent ouvert par la lutte un accès contre ma volonté dans ce que j'accueillis et y est venu sous la forme d'une erreur que je ne remarquai pas. Dans les trois exemples présentés, le même thème se trouve d'ailleurs à leur fondement ; les erreurs sont des rejetons de pensées refoulées qui concernent mon père mort.

Ad 1) Celui qui a relu le rêve analysé page 266 pourra se rendre compte que j'ai interrompu des pensées dont une partie est à l'évidence non déguisée mais dont l'autre partie, celle qui aurait comporté une critique inamicale envers le père, a été disloquée, comme divers indices le laissent deviner. Dans la suite de cette chaîne de pensées et de souvenirs se trouve maintenant une histoire désagréable, dans laquelle des livres jouent un rôle ainsi qu'un ami d'affaires de mon père, qui porte le nom de Marburg, le nom même dont l'annonce dans la gare du Sud pareillement nommée m'avait tiré du sommeil. Ce Monsieur Marburg, je voulais, dans l'analyse, le soustraire à mes yeux et à ceux des lecteurs ; il s'est vengé en surgissant là où il n'y avait pas lieu et en modifiant le nom du lieu de naissance de Schiller de *Marbach* en *Marburg*;

Page 245 - Ad 2) L'erreur Hasdrubal au lieu d'Hamilcar, le nom du frère à la place du nom du père, s'est produite justement dans un contexte où se rencontraient et les rêveries de mes années de lycée autour d'Hannibal et le mécontentement que m'inspirait l'attitude de mon père envers les "ennemis de notre peuple". J'aurais pu continuer et raconter comment ma relation avec mon père s'est trouvée modifiée par un voyage en Angleterre grâce auquel je fis la connaissance d'un demi-frère qui est issu d'un mariage antérieur de mon père et qui vit là-bas. Le plus âgé des fils de mon frère a le même âge que moi; les rêveries imaginant autrement les choses, à savoir que je serais venu au monde non comme fils du père mais du frère, ne trouvaient ainsi aucun embarras dans le rapport d'âge. Ces rêveries (*Phantasiën*) réprimées (*unterdrückten*) faussèrent le texte de mon livre au moment où j'interrompis l'analyse tandis qu'elles me forçaient (*nötigten*) à mettre le nom du frère pour celui du père.

Ad 3) J'attribue le fait d'avoir décalé d'une génération l'atrocité mythologique du monde des dieux grecs à l'influence du souvenir de ce même frère. Des exhortations du frère, il en est une qui m'est longtemps restée en mémoire : "N'oublie pas, dans ton rapport à la conduite de la vie, une chose", m'avait-il dit, "c'est que tu n'appartiens pas à la deuxième mais véritablement à la troisième génération à partir de notre père". Notre père s'était à nouveau remarié dans les années ultérieures et était ainsi beaucoup plus âgé que ses enfants du second mariage. J'ai commis dans le livre l'erreur en question là justement où j'évoquai l'amour (*Pietät*) entre parents et enfants.

Page 246 - Il est ainsi arrivé bien des fois que des amis et des patients, dont je rapportais les rêves où à l'analyse desquels je faisais allusion, me faisaient remarquer que les circonstances d'événements vécus en commun soient racontés par moi de façon inexacte. Il s'agissait de nouveau maintenant d'erreurs historiques. J'ai vérifié après la rectification les cas un à un et me suis persuadé pareillement que mon souvenir des choses en question était infidèle seulement là où, dans l'analyse, j'avais altéré ou dissimulé intentionnellement quelque chose.

Ici aussi, de nouveau, une erreur inaperçue [vient] (pas de verbe dans la phrase) comme substitut (*Ersatz*) d'une omission ou d'un refoulement intentionnels.

De ces erreurs, qui proviennent du refoulement, d'autres se distinguent précisément qui reposent sur une ignorance effective (*wirklicher*). C'était ignorance, par exemple, lorsque je croyais avoir mentionné, au cours d'une excursion dans la *Wachau*, le séjour du révolutionnaire Fischhof. Les deux lieux ont le nom en commun; l'*Emmersdorf* de Fischhof se trouve en Carinthie. Mais je savais cela pas autrement. (*Ich wusste es aber nicht anders*).

4) Encore une erreur honteuse et instructive, un exemple d'ignorance temporaire, si je puis dire. Un patient me rappela un jour que je devais lui apporter les deux livres promis sur Venise pour préparer son voyage de Pâques. Je les tiens prêts, répartis-je, et j'allai dans la bibliothèque pour les apporter. Mais en vérité, j'avais oublié de les rechercher, car je n'étais pas du tout d'accord avec le voyage de mon patient, dans lequel je voyais une inutile perturbation du traitement et un préjudice matériel pour le médecin. Je fis un rapide tour d'horizon dans ma bibliothèque à la recherche des deux livres dont j'avais bien dans les yeux l'aspect, "Venise centre artistique" est l'un des deux; mais en outre, je dois encore posséder un ouvrage historique dans une collection semblable. Exact, le voilà : "Les Médicis", je le prends et je l'apporte à celui qui attend, pour convenir ensuite, honteux, de l'erreur.

Page 247 - Je sais pourtant effectivement (*wirklich*) que les Médicis n'ont rien à faire avec Venise, mais pour un court moment, cela ne m'apparut pas du tout inexact. Maintenant je dois faire preuve d'équité; j'ai si fréquemment reproché au patient ses propres actions symptomatiques que je ne pus sauvegarder mon autorité en face de lui qu'en étant honnête et en lui faisant part des motifs tenus secrets de mon antipathie pour son voyage.

D'une manière plus générale, on doit s'étonner que la poussée vers la vérité (*Wahrheitsdrang*) chez les hommes soit beaucoup plus forte qu'on ne l'évalue habituellement. Peut-être au reste est-ce une conséquence de mes préoccupations psychanalytiques que je ne puisse presque plus mentir. A chaque fois que je m'essaie à une déformation (*Entstellung*), je suscite une erreur (*Irrung*) ou

(1) Erreur non totale ! La version orphique du mythe fait se répéter l'émasculatation (*Entmannung*) au niveau de Kronos par son fils Zeus (Roscher, Lexique de la Mythologie).

quelque autre réalisation fautive (*Fehlleistung*), par lesquelles mon insincérité se trahit comme dans ce cas ou dans les exemples précédents.

Le mécanisme de l'erreur (*Irrtum*) semble le plus lâche parmi toutes les réalisations fautives, c'est-à-dire que la survenue de l'erreur montre de manière tout à fait générale que l'activité psychique concernée avait à lutter de quelque façon avec une influence perturbante, sans que le mode de l'erreur ait été déterminé par la qualité de l'idée perturbatrice demeurée dans l'ombre. Nous ajoutons du reste en ce même endroit que, dans beaucoup de cas simples de *lapsus linguae* et de *lapsus calami*, le même état de fait doit être admis. Chaque fois que nous faisons un *lapsus linguae* ou un *lapsus calami*, nous avons le devoir de découvrir une perturbation liée à des processus psychiques (*seelische*) non intentionnels, mais il faut ajouter que, bien souvent, le *lapsus linguae* et le *lapsus calami* résultent des lois de la similitude, de la commodité ou de la tendance à l'accélération sans que pour autant il arrive à l'élément perturbant de révéler un fragment de son propre caractère dans la faute résultante que constitue le *lapsus linguae* ou le *lapsus calami*. La configuration du matériel du langage détermine d'abord la possibilité des fautes et définit également les limites de celles-ci.

Pour ne pas me servir exclusivement de mes propres erreurs, je vais faire part encore de quelques exemples qui, sans aucun doute, auraient pu être classés tout aussi bien comme *lapsus linguae* et méprise, distinction qui, compte tenu de l'équivalence de toutes ces sortes d'action manquée, est à considérer comme sans signification.

Page 248

5) J'ai interdit à un patient d'appeler au téléphone sa bien-aimée, avec laquelle lui-même voulait rompre, chaque conversation ranimant à nouveau le combat contre l'habitude.

Il doit lui écrire sa dernière pensée quoiqu'il y ait des difficultés à lui faire remettre des lettres. Il me rend visite à une heure pour me dire qu'il a trouvé un moyen pour contourner ces difficultés et me demande aussi entre autres choses, s'il peut s'appuyer sur mon autorité de médecin. A deux heures, il est occupé à la rédaction de la lettre de rupture, il s'interrompt soudain, dit à sa mère qui était là présente : "Voilà que j'ai oublié de demander au professeur si je peux donner son nom dans la lettre; il se précipite au téléphone, se fait donner la communication et pose la question à l'appareil : s'il vous plaît, pourrais-je parler au professeur après le repas ? Comme réponse, il lui revient sur un ton étonné "Adolphe, es-tu devenu fou ?", et en vérité de la même voix qu'après mon interdiction il n'aurait plus dû entendre. Il s'était simplement "trompé" (*geirrt*) et, au lieu du numéro du médecin, il avait fait celui de la bien-aimée.

6) Une jeune dame doit faire une visite dans la ruelle *Habsburger* chez une amie mariée depuis peu. Elle en parle à la table familiale, mais dit de façon erronée qu'elle doit aller dans la ruelle *Babenberger*. D'autres convives attirent en riant son attention sur l'erreur qu'elle n'avait pas remarquée - ou lapsus, si l'on préfère. Deux jours auparavant, en effet, la République avait été proclamée à Vienne, le drapeau noir et jaune avait disparu et avait les couleurs de l'ancienne Marche de l'Est : rouge-blanc-rouge. Place nette, les Habsbourg étaient renversés ; la parleuse a transposé cette substitution dans l'adresse de l'amie. Il y a d'ailleurs à Vienne une rue *Babenberger* très connue, mais aucun Viennois ne parlera d'elle comme d'une "ruelle" (*Gasse*).

Page 249 -

7) Au cours d'une villégiature, un instituteur, jeune homme très pauvre mais de belle prestance fit assez longtemps la cour à la fille d'un propriétaire de villa de la capitale pour que la jeune fille se prenne d'amour passionné pour lui et que sa famille s'attendrisse au point d'approuver le mariage malgré les différences existantes d'état et de race; L'instituteur alors écrit à son frère une lettre où l'on peut lire : "La fille n'est pas du tout belle, mais tout à fait charmante et autant qu'on pourrait le souhaiter. Mais si je peux, un jour, me décider à épouser une Juive, cela je ne peux pas encore te le dire." Cette lettre tomba entre les mains de la fiancée et mit fin aux fiançailles, tandis que, dans le même temps, le frère s'émerveillait des protestations d'amour qui lui étaient adressées. Mon informateur m'assura qu'il s'agissait bien ici d'une erreur et non d'un subtil arrangement. Il est également venu à ma connaissance un autre cas où une dame, en conflit avec son vieux médecin à qui, pourtant, elle ne voulait pas s'opposer ouvertement, atteignit ce but au moyen d'une interpolation de lettre et, au moins ici, je peux garantir que c'est l'erreur et non la ruse consciente qui a utilisé ce motif connu de la comédie.

8) Brill raconte qu'une dame qui voulait prendre auprès de lui des nouvelles d'une amie commune, nomme celle-ci de façon erronée par son nom de jeune fille. Sur sa remarque, elle dut convenir qu'elle n'aimait pas le mari de cette dame et qu'elle avait été hostile au mariage de celle-ci.

9) Un cas d'erreur qui peut aussi être décrit comme *lapsus linguae* : Un jeune père se rend à l'état-civil pour déclarer la naissance de sa deuxième fille. Interrogé sur le nom qu'il veut donner il répond : "Hanna", mais il s'entend dire par l'employé : "Vous avez déjà un enfant de ce nom". Nous devons tirer la conclusion que cette deuxième fille n'était pas tout aussi désirée que l'avait été la première en son temps.

10) J'ajoute ici quelques autres observations de confusions de noms qui auraient naturellement été placées de façon tout aussi justifiée dans d'autres chapitres de ce livre.

- Page 250 - Une dame est mère de trois filles dont deux sont mariées depuis longtemps, alors que la plus jeune attend encore de savoir quel sera son destin. A l'occasion des deux noces, une amie a offert le même cadeau, un superbe service à thé en argent. Aussi souvent qu'il est question de ce service, la mère désigne de manière erronée la troisième fille comme possesseur. Il est évident que cette erreur exprime le souhait de la mère de voir sa dernière fille également mariée. Elle suppose à ce propos qu'elle recevra le même cadeau de mariage.
- On peut interpréter aussi facilement les nombreux cas dans lesquels une mère confond les noms de ses filles, de ses fils ou de ses gendres.
- 11) Un joli exemple d'interversion opinâtre de nom, qui s'explique facilement, je l'emprunte à l'auto-observation d'un monsieur J.G. lors d'un séjour dans une maison de santé :
- "A la table d'hôte (du sanatorium) au cours de conversations avec ma voisine de table, peu intéressantes et tout à fait conventionnelles, j'utilise une formule d'une toute particulière amabilité. La jeune fille, quelque peu âgée, ne pouvait pas ne pas remarquer que ce n'était pas dans ma manière habituelle d'être aussi aimable et galant avec elle - constatation qui impliquait d'un côté une plainte certaine et plus encore une pointe significative envers une jeune fille connue de nous deux à laquelle j'avais soin d'accorder une beaucoup plus grande attention. Naturellement, je comprends immédiatement. Lors de nos conversations ultérieures, ma voisine doit me faire remarquer de façon répétée, ce qui m'est extraordinairement pénible, que je me suis adressé à elle en utilisant le nom de la jeune fille, ce qu'elle ne considère pas à tort comme sa plus heureuse rivale."
- 12) Comme exemple d'"erreur" je vais aussi raconter une aventure dont le fond est sérieux et qui m'a été rapportée par un témoin intéressé. Une dame a passé la soirée dehors avec son mari en compagnie de deux étrangers. L'un de ces deux étrangers est son ami intime mais les autres n'en savent rien et ne doivent rien en savoir. Les amis accompagnent les époux jusqu'à la porte de leur maison. Pendant qu'on attend l'ouverture de la porte, on prend congé. La dame s'incline vers l'étranger, lui tend la main et dit quelques paroles obligeantes. Elle prend ensuite le bras de son bien-aimé secret, se tourne vers son mari et s'apprête à lui donner congé de la même manière. Le mari s'accorde à la situation, retire son chapeau et dit avec une excessive courtoisie : "Je vous baise la main, aimable dame". La femme effrayée lâche le bras de son bien-aimé et a encore le temps de soupirer, avant que le maître de maison reparaisse : "Non, quelque chose va arriver à l'un de nous !" Le mari appartenait à ces époux qui considèrent comme impossible une infidélité de leur femme. Il avait juré à plusieurs reprises que, dans un tel cas, ce sont plusieurs vies qui seraient en danger. Il avait ainsi les empêchements intérieurs les plus puissants pour ne pas remarquer la provocation qui sous-tendait cette erreur.
- 13) Une erreur d'une de mes patientes est particulièrement instructive en ceci que la répétition la transforme en son contraire : le jeune homme extrêmement scrupuleux, qu'elle aimait depuis longtemps comme lui l'aimait, s'est décidé après de longs combats intérieurs à promettre le mariage à la jeune fille. Il accompagne sa fiancée à la maison, prend congé d'elle, monte, débordant de bonheur, dans un tramway et demande à la receveuse deux billets. Six mois plus tard environ, il est déjà marié, mais ne s'est pas encore habitué à son état d'époux. Il doute s'il a bien fait de se marier, regrette les anciennes relations amicales, fait toutes sortes de reproches à l'encontre de ses beaux-parents. Un soir, il vient chercher sa femme chez ses parents, monte avec elle dans un tramway et se contente de demander un seul billet à la receveuse.
- Page 251 -
- Page 252 - 14) Comment on peut satisfaire un souhait réprimé à contrecœur au moyen d'une "erreur", Maeder nous en cite un joli exemple. Un collègue voudrait jouir d'un jour de vacances sans le moindre embarras mais il doit faire une visite à Lucerne qui ne le réjouit pas outre mesure et il décide, après de très longues réflexions, de partir. Pour se distraire pendant le voyage Zürich-Arth-Goldau, il lit les quotidiens, change de train à cette dernière station et continue ses lectures. Dans la suite du voyage, le contrôleur lui révèle qu'il est monté dans un train qui n'est pas le bon, mais dans celui, en effet, qui revient de Goldau à Zürich alors qu'il avait pris un billet pour Lucerne (Nouvelles Contributions etc., Arch. de Psych., VI, 1908).
- 15) Le Dr V. Tausk rapporte sous le titre "Fausse direction" un cas analogue de désir réprimé qui arrive à s'exprimer par ce même mécanisme de l'erreur, tentative pourtant pas pleinement réussie :
- "J'étais venu du front en permission à Vienne. Un ancien patient avait eu connaissance de ma présence et m'avait fait prier de venir le voir car il était alité pour maladie. Je faisais droit à sa demande et je passais deux heures auprès de lui. Au moment du départ, le malade me demande ce qu'il me doit. "Je suis ici en permission et n'exerce pas actuellement, répondis-je, considérez ma visite comme un service amical". Le malade était étonné, il avait l'impression de n'avoir pas à réclamer une visite professionnelle comme un service amical gratuit. Mais il se laissa convaincre par ma réponse, à la pensée, dictée par le respect, que, comme psychanalyste, je savais ce que je faisais et par l'idée de l'argent économisé. Peu de temps après me vinrent à moi-même des réflexions sur la sincérité de ma noble attitude et, plein de doutes - qui laissaient à peine entrevoir l'ambiguïté de la solution - je montai dans le tramway de la ligne X. Après un court trajet je devais
- Page 253 -

prendre la ligne Y. Pendant que j'attendais la correspondance, j'avais oublié la question des honoraires et n'étais occupé que des symptômes morbides de mon patient. La voiture que j'attendais vint enfin et je montai. Mais, au premier arrêt, je devais à nouveau descendre. J'étais en effet monté dans une voiture X par inadvertance et sans l'avoir remarqué au lieu d'une voiture Y et je repartis de nouveau dans la direction d'où j'étais justement venu, la direction de mon patient de qui je n'avais pas voulu accepter d'honoraires. Mais mon inconscient voulait faire accorder des honoraires." (Internat. Zeitschrift F. Psychoanalyse, IV, 1916/17).

16) Un tour d'adresse (*Kunststück*) très semblable à celui de l'exemple 14 m'est arrivé à moi-même. J'avais promis à mon frère le plus âgé, personne très stricte, de lui rendre cet été, dans une station balnéaire anglaise, la visite depuis longtemps envisagée et de tenir mes engagements; mais le temps me poussait à voyager par le plus court chemin sans m'arrêter. Je demandai qu'un jour me soit accordé pour la Hollande, mais il pensait que je pourrais le réserver pour le voyage du retour. Je partis donc de Munich, par Cologne, vers Rotterdam-Hoek en Hollande, d'où le bateau partait à minuit pour Harwich. A Cologne, j'avais un changement de train, je quittai mon train pour monter dans l'express de Rotterdam, mais je n'arrivai pas à trouver celui-ci. Je demande à différents employés de la gare, je suis renvoyé d'un quai à l'autre, j'en arrive à un état de désespoir exagéré et je peux bientôt apprécier que, pendant cette recherche infructueuse, je devais avoir manqué la correspondance. Après que ceci m'eût été confirmé, je me suis demandé si je ne devais pas passer la nuit à Cologne, solution en faveur de laquelle plaidait entre autres la piété puisque, d'après une vieille tradition familiale, mes aïeux s'étaient autrefois enfuis de cette ville lors d'une persécution des Juifs. Mais j'en décidai autrement, je partis par un train plus tardif pour Rotterdam où j'arrivai en pleine nuit et j'étais maintenant obligé de passer un jour en Hollande. Ce jour m'apportait l'accomplissement d'un désir (*Wunsch*) longtemps caressé; je pouvais voir les merveilleux tableaux de Rembrandt à La Haye et au Rijks-museum d'Amsterdam. C'est seulement l'après-midi suivant, comme je pouvais rassembler mes impressions pendant le voyage en train, en Angleterre, que surgit le souvenir indubitable d'avoir vu à la gare de Cologne, à peu de pas du lieu où j'étais descendu sur ce même quai un grand tableau indiquant Rotterdam-Hoek en Hollande. Le train, avec lequel j'aurai dû poursuivre mon voyage, attendait là.

Page 254 -

On devrait décrire comme un "aveuglement" incompréhensible le fait que je sois parti précipitamment malgré cette bonne indication et que j'aie cherché le train d'un autre côté, si l'on ne veut pas accepter l'idée que c'était justement mon intention, dès le départ, à l'encontre de la prescription de mon frère, d'aller admirer les tableaux de Rembrandt. Tout, d'ailleurs, ma perplexité bien jouée, l'émergence d'une pieuse intention pour passer la nuit à Cologne, n'était qu'un arrangement pour me cacher mon intention jusqu'à ce qu'elle l'ait pleinement emporté.

17) Un arrangement du même ordre, prenant ici la forme de l'"oubli", pour accomplir un désir (*Wunsch*) auquel on a soi-disant renoncé, est rapporté par J. Stårcke et concerne sa propre personne. (l.c.)

"Je devais un jour faire une conférence avec projections dans un village. Mais cet exposé avait été décalé d'une semaine. J'avais répondu à la lettre concernant ce renvoi et j'avais noté la date modifiée dans mon agenda. J'aurais aimé aller dès l'après-midi à ce village pour avoir le temps de rendre visite à un écrivain de mes connaissances qui habitait là. Mais, à mon regret, je ne trouvais aucun après-midi où je puisse me rendre libre à cette fin. Je renonçai seulement à contrecœur à cette visite.

Page 255

Lorsque le soir de la conférence arriva, je me rendis à la gare avec la plus grande hâte, la poche pleine d'images à projeter. Je devais encore prendre un taxi pour avoir le train (ça m'arrive très souvent de m'attarder si longtemps que je dois prendre un taxi pour avoir quand même mon train !). Arrivé à destination, je fus quelque peu étonné de ne voir personne à la gare pour m'accueillir (comme c'est la coutume pour des conférences dans de petites agglomérations). Soudain l'idée me vint que la conférence était déplacée d'une semaine et que j'avais fait maintenant un voyage inutile à la date primitivement fixée. Après avoir maudit dans mon for intérieur mon oubli, je me demandai si je devais revenir à la maison avec le prochain train. Mais dans mes réflexions ultérieures, je me dis que j'avais maintenant une excellente occasion pour faire la visite désirée, ce que je fis donc également. C'est seulement en chemin qu'il me vint que mon désir inaccompli d'avoir le temps nécessaire pour cette visite avait joliment arrangé ce complot. Le fait de me traîner avec de lourdes poches pleines d'images à projeter et ma hâte pour prendre le train pouvaient servir le dessein de masquer encore mieux l'intention inconsciente".

On ne sera peut-être pas disposé à admettre la classe des erreurs que j'ai ici expliquées, pour très fournies ou particulièrement significatives. Mais je propose d'interroger si nous ne sommes pas fondés à étendre aussi les mêmes points de vue à l'appréciation des erreurs de jugement, incomparablement plus importantes, des hommes, dans la vie et dans la science. Il semble que ce soit seulement aux esprits les plus élevés et les plus équilibrés qu'il soit possible de maintenir l'image de la réalité (*Realität*) extérieure perçue devant les contorsions (*Verzerrung*) que lui impose d'ordinaire la traversée de l'individualité psychique du sujet percevant.